

Une étrange disparition

Cela faisait plus d'une heure que nous étions partis sur la route dans la vieille auto blanche. C'était la fin de l'après-midi. Il ne neigeait plus mais il y avait encore beaucoup de neige dans les champs et les jardins des quelques pavillons. Les routes principales étaient dégagées grâce au chasse-neige qui avait fait du bon travail. L'hiver était froid et la neige un peu paralysante. Quelle idée tout de même d'être parti par ce temps incertain !

Parfois, nous rencontrions sur notre trajet quelques autos mais les voies restaient relativement désertes.

La vieille Peugeot, révisée quelques jours plus tôt, tenait le coup mais je trouvais un peu ridicule de l'utiliser en plein hiver. Une idée de Gilbert, mon vieil ami qu'il ne servait à rien de contrarier. Son auto, c'était sa passion. Une vieille caisse qu'il avait retapée voici dix ans et qui roulait relativement bien en dépit d'une fragilité et d'une certaine lenteur.

- Tu verras. On y sera bientôt au chalet. On roule pépère mais sûrement. Rien ne sert de courir...

J'étais plutôt sceptique :

- Il faut être un peu fou pour voyager dans une ancêtre par un temps pareil. On ne sait pas ce qui peut arriver.

- T'inquiète ! Mon ancêtre a connu tout ce qu'une auto peut connaître. Elle a bourlingué un max dit Gilbert.

- On aurait quand même pu remettre notre périple à plus tard...

- Les Martinet seront heureux de nous voir. Et le temps n'était pas meilleur dans les prochains jours.

- La nuit tombe vite, fis-je, un peu inquiet.

- Si on mettait un peu de musique ? Qu'est-ce que t'en dis ?

Il essaya l'écoute d'une station de radio mais dut y renoncer bientôt : trop de fritures.

A la place du passager, je voyais défiler le paysage, un peu triste certes, mais non sans charme. J'allumai une cigarette. Cela réchauffait un peu.

- Ca fait bien six mois qu'on n'a pas vu les Martinet. Ils vont en avoir des choses à raconter.

Les Martinet habitaient un coquet chalet assez éloigné de la ville, mais bénéficiant de tout le confort moderne. Aisés, ils avaient réussi dans la vente de vêtements. Leur vaste jardin était entouré de sapins et de mélèzes. Bien qu'isolés, ils ne se plaignaient pas de leur situation. Ils avaient une grande fille et un petit garçon qui leur apportaient joie et travail.

- Imagine un peu le café bien chaud que Louise nous aura préparé, la cheminée, le confort... Gilbert tentait de me rassurer.

- Pour le moment, on peut pas dire que ce soit Byzance et on caille plutôt.

- Le chauffage fonctionne pourtant bien. Le toit ouvrant n'est peut être pas hermétique. Il faudra que je m'occupe de ça un de ces jours. Enfin la voiture est étanche.

- ... ou presque dis-je avec ironie.

- Tu râles toujours, reprit Gilbert. Regarde le paysage !

Dans les rares bourgs que nous traversions, les réverbères étaient parfois déjà allumés.

La voiture conservait son allure paisible, telle un dinosaure dans le monde contemporain. L'aiguille du tableau de bord n'indiquait guère plus de 60 à l'heure.

Puis, le jour baissant encore un peu, nous empruntâmes la route qui traversait la grande forêt devant nous conduire au chalet des Martinet.

Quelques flocons se mirent à tomber soudain s'écrasant sur le pare-brise de l'automobile.

Très vite, assez étrangement, on entendit le vent se lever et les flocons se firent plus gros. Il neigea bientôt davantage et malgré les essuie-glaces, on eut du mal à distinguer la route.

Le vent redoublait ainsi que la neige, plus compacte.

Nous patinions assez lamentablement sur la neige.

- On va s'arrêter un peu sur le bas côté. Bizarre quand même ce brusque changement de temps, dit Gilbert.

Il avait mis ses feux pour signaler sa présence si tant est que l'on ait pu apercevoir la voiture avec toute cette neige.

- Ca va peut-être durer. Va falloir être patient.

La neige devenait si épaisse qu'on ne distinguait plus les arbres ni la route derrière les vitres couvertes d'un manteau gelé. Gilbert alluma le plafonnier.

- Une voiture moderne n'aurait pas fait mieux et il ne passe personne sur cette fichue route.

Mon ami d'enfance avait su garder le contrôle de lui-même en toute circonstance mais la situation était problématique. Nous étions piégés en fin d'après-midi dans une forêt sous une neige abondante qui ne faisait que croître. Et nous étions seuls.

Une demi-heure plus tard, le vent avait redoublé.

- Tu sais quoi ? me dit Gilbert. Repartir, il ne faut pas y compter.

En se pressant un peu, avec nos bonnes chaussures et nos blousons à capuches, on va faire le chemin à pied. On a le temps d'arriver avant la nuit si on garde un rythme soutenu. La voiture, on la laisse là. On viendra la chercher... demain.

- C'est trop loin ! m'exclamai-je abasourdi. On n'arrivera jamais chez les Martinet. Et cette neige...

- On tâchera de se protéger. Moi je reste pas dans la bagnole.

Alors à contre cœur, nous prîmes nos sacs sur le dos et abandonnâmes l'ancêtre sur le bord de la route, petit objet blanc inutile au milieu d'une forêt hostile et désertée.

Gilbert marchait vite malgré la neige ; j'avais du mal à le suivre. Nos pieds s'enfonçaient. C'était long et pénible. La neige redoubla. Nous poursuivions notre marche, consciencieux.

Le jour baissait de plus en plus, nous étions fatigués, nous avions froid et faim. Un bon quart d'heure passa.

- On n'arrivera jamais. Il va bientôt faire nuit, c'est de la folie.

- Et tu proposes quoi ? Hein ? Qu'est-ce que tu veux faire ? On n'a pas vraiment le choix, dit Gilbert exaspéré.

Il s'énervait un peu.

- Je ne sais pas... Si on retournait à la voiture ?

- C'est ridicule, on va pas revenir en arrière !

- On est encore loin de la maison des Martinet, c'est au bout du monde.

- Ecoute, reprit Gilbert. Tu fais ce que tu veux, moi je suis la route.

Ca prendra le temps qu'il faudra.

Si on parlait moins, on aurait plus de forces pour avancer.

- Tu comptes marcher dans la nuit ?

- J'ai une torche avec moi au cas où. Mais qu'est-ce que tu fais ?

- Je repars à la voiture, répondis-je.
- T'es pas fou ? Tu vas mourir de froid là-bas !
- On n'arrivera jamais chez les Martinet sous cette neige.
- La nuit sera froide. Tu ne pourras jamais dormir. Fais pas l'imbécile et suis-moi donc ! cria Gilbert.
- J'en ai assez, on ne verra pas le bout du chemin. Je retourne à la voiture.
- Comme tu voudras mais c'est complètement ridicule.
- C'est tout aussi ridicule de marcher sur une route déserte.

Nous nous quittâmes inquiets et énervés, chacun sur le chemin dans une direction opposée. Gilbert se retourna plusieurs fois mais poursuivit sa route.

Quant à moi, j'avancais dans le froid, le vent et la neige vers l'auto. Le retour me parut long. Ainsi, nous avons marché autant.

J'aperçus enfin une masse blanche recouverte de neige sur le bas côté de la route, presque enfoncée. Je distinguais à peine les vieux phares antiques et la calandre. Elle semblait perdue dans une forêt étrange, près d'arbres fantomatiques, habillée d'un manteau blanc : le manteau de la mort.

J'étais essoufflé. J'ouvris la portière avec quelque difficulté. Un amas neigeux s'effondra sur le sol. Je m'installai à l'intérieur. Hormis le bruit du vent, tout était calme.

Je contemplai le tableau de bord d'un autre âge, le grand volant des années soixante, les vieux fauteuils en cuir, usés, les manettes, les boutons, le levier de vitesse... Un temps révolu.

Je fermai les yeux puis les rouvris vite. Il n'était pas question de s'assoupir. Il fallait rester aux aguets car bien qu'enfermé dans l'auto, je ne m'y sentais pas vraiment en sécurité. Ce n'était seulement qu'un petit abri. Je songeais à Gilbert qui était à pied. Où était-il maintenant ?

La neige tombait moins fort, le vent s'était un peu calmé. Il ferait nuit. J'avais froid et j'étais surtout inquiet.

Je roulais des pensées obscures dans ma tête.

Ces arbres, cette forêt...

Et cette neige immaculée qui ne me disait rien qui vaille.

Je ne tins plus. Il fallait que je sorte. Auparavant, je cherchai en vain une lampe torche dans la boîte à gants.

Peut-être en avait-il prévu deux ? Dans le coffre peut-être ? Gilbert était prévoyant.

Je sortis de l'auto et me plaçai à l'arrière du véhicule, tentant d'ouvrir le coffre. Il grinça un peu. Je cherchai une lampe dessous un bric à bras d'outils, de vieux vêtements et de sacs. J'eus bien du mal à la trouver. Je refermai le coffre jetant un dernier regard sur les phares caractéristiques de l'antique voiture et partis à regret sur la route enneigée prenant la direction que Gilbert avait prise.

Mes pas s'enfonçaient dans le sol, l'évolution était lente et pénible. J'avais, crispé et fatigué, poussé par un je ne sais quel instinct de survie. Gilbert devait être loin, bien plus que je pouvais l'imaginer mais il me fallait le retrouver. Je ne resterais pas seul parmi ces arbres.

Je n'avais qu'une idée en tête : aller plus loin devant.

La neige s'arrêta complètement de tomber. Je repris un peu espoir. Peut-être apercevrai-je au loin les pas de Gilbert ?

Non, il avait pris trop d'avance. Qui sait s'il n'était pas déjà arrivé chez les Martinet ? Cependant, je pensais le contraire, l'imaginant encore dans la forêt.

J'accélérai mon pas essayant de ne penser à rien. Impossible. Mon cerveau était assailli de pensées contradictoires. La voiture était loin, j'avais acquis un bon rythme, la force décuplée par l'angoisse.

Pour calmer un point de côté, je fis une courte halte puis repartis. Il ne fallait pas écouter le corps qui souffrait.

Mais pourquoi donc étais-je reparti à la voiture laissant seul mon camarade ? A deux, on aurait été plus solides pour affronter l'hostilité sylvestre.

Ce fut long, monotone et inquiétant. Je ne souhaitais à personne pareille aventure. Je ne vis pas Gilbert.

Alors, pour me tenir compagnie dans la désolante solitude, je me mis à appeler « Gilbert », doucement d'abord, un peu plus fort ensuite.

Puis, je criai sans obtenir de réponse. Je hurlai même son nom dans le calme sournois de la forêt. Rien.

Le vent était tombé, je ne sentis plus mes pieds, le corps endolori. Lorsque le paysage devint tout sombre, j'utilisai la lampe, avec parcimonie d'abord, plus largement ensuite.

Je la braquai en tout sens. Craignais-je de me trouver nez à nez avec un animal ? Même pas. Je marchais je ne sais combien de temps.

C'est lorsque j'aperçus au bout de la route la lumière d'une des pièces de la maison des Martinet que mon cœur se mit à battre à tout rompre. Je conservai le peu de forces qu'il me restait pour courir vers leur portail que je trouvai fermé bien entendu. J'actionnai la sonnette avec vigueur cependant que Léo Martinet ouvrait une fenêtre et me braquait une lampe, le visage interdit.

C'est alors que je rassemblai mes efforts et criai :

- Gilbert est arrivé ? Ma voix était chargée d'une sourde angoisse.

- Gilbert ? Il n'est pas avec toi ? dit Léo.

Je crus sentir le sol s'effondrer sous mes pieds.

- Il marchait devant moi... On a dû abandonner la voiture. Il devrait être ici.

J'entrai en trombe dans le chalet, prenant à peine le temps de saluer la femme de Léo et ses deux enfants.

- Il faut partir à sa recherche tout de suite, dit Léo. J'enfile mes bottes, un k-way et on prend le 4x4.

Es-tu sûr qu'il a pris la même route que toi ?

- Il n'a pu prendre un autre chemin. Une seule route mène à ton chalet. A moins qu'il ne se soit arrêté dans un petit chemin parallèle... A moins qu'il ne se soit... blessé. Oh non !

Des images effrayantes tournoyaient dans ma tête.

Dans le 4x4, Léo démarrait déjà.

L'auto n'eut aucun mal à avancer sur la route enneigée, suffisamment équipée pour les intempéries.

Les phares puissants éclairaient la route, la neige et les bois. On faisait le chemin que j'avais pris, très lentement et nous écarquillions les yeux dans l'espoir d'y découvrir une silhouette.

Je tremblais d'angoisse. La forêt avait un air menaçant.

Le 4x4 roula jusqu'à la vieille voiture sous la neige, impassible dans l'état où je l'avais laissée.

J'allai jeter un coup d'œil à l'intérieur : il n'y avait personne bien entendu.

L'auto sommeillait.

Je remontai dans le 4x4. Léo me proposa d'emprunter un chemin parallèle, ce que nous fîmes sur le champ.

- Il faut le retrouver à tout prix. Il ne peut pas passer la nuit dehors !

Léo était aussi inquiet que moi.

Le 4x4 avançait plus difficilement sur le chemin malaisé plein de racines, de creux, de bosses et de neige. Et nous regrettions un peu de n'être pas à pied.

- On n'y arrivera pas tous seuls... La forêt est trop obscure malgré la neige.

Il prévint depuis son portable les pompiers de la disparition de mon ami.

Il fallut près d'un quart d'heure pour les voir arriver dans une jeep rouge aux pneus neige. Ce fut alors une longue, une très longue partie de cache-cache. Léo ne ménagea pas sa peine au volant de son véhicule en dépit des difficultés notables, des pièges naturels.

Les pompiers cessèrent les recherches bien avant expliquant que pour y voir plus clair, ils reprendraient les fouilles le lendemain au petit jour.

A contre cœur, nous rentrâmes chez Léo, tous deux avarés de paroles. Je dormis mal, me réveillant à plusieurs reprises, en sueur, victime de cauchemars incessants.

Je revis Gilbert, furieux, me lançant des éclairs dans les yeux parce que je ne l'avais pas suivi, préférant retourner à la voiture, cette maudite Peugeot.

Je le vis inanimé sur un petit chemin de terre, le visage verdâtre, le corps couvert de neige et je me réveillai aussitôt, plein d'effroi.

Je le vis aussi, un sourire étrange, au volant de sa voiture.

Cela m'avait glacé le sang.

Le lendemain, avec Léo, nous reprîmes les recherches, chaudement vêtus de gros blousons et de bottes. Là où nous ne pouvions pénétrer avec le 4x4, nous descendions et arpentions la forêt à pied. Il ne neigeait pas mais il faisait plus froid.

Les pompiers avaient eux aussi repris les recherches.

A midi, nous revînmes bredouilles, dépités, abattus. Pas de trace de Gilbert. Mon ami d'enfance s'était volatilisé.

Avait-il choisi ce moment pour disparaître ou bien gisait-il quelque part dans la forêt ? Avait-il été attaqué ou blessé, enlevé ou même tué ? Mes questions restaient sans réponse.

Les journaux de la région titraient déjà : « disparition mystérieuse en forêt de... » Et les recherches avaient été interrompues.

Deux mois passèrent sans nouvelles de lui et déjà le printemps paraissait. J'avais récupéré la vieille auto que j'avais conservée dans un garage que je louais pour elle, comme un objet précieux. Elle me rappelait Gilbert.

Je ne lui connaissais pas de famille.

On m'avait ouvert son appartement où je m'étais souvent rendu quand il était encore là. C'était un petit deux pièces pour un homme seul, encombré d'objets hétéroclites, de vieux meubles, de quelques souvenirs sans grande valeur, de vieilleries dérisoires.

Près de son téléphone, il y avait un petit carnet dans lequel il avait noté des numéros dont le mien et aussi celui d'un cousin qui ne semblait pas habiter la région. Je l'avais joint.

Mis au courant de la disparition de Gilbert, il n'avait pas semblé très affecté. Arrivé sur les lieux par une jolie journée printanière, il avait jugé avec mépris les objets de Gilbert :

« Tout un bric à brac. Que faire de ça ? De toute façon, Gil était un original. Il entassait tout et n'importe quoi. Il aimait les bagnoles... Je verrai pour la récupération de certains trucs ».

Le cousin revint pour l'évacuation de certains meubles.

Entre temps, j'avais visité le garage de Gilbert, un vieux box situé dans la cour de l'immeuble. Dans cet endroit austère, il y avait des piles de journaux, de modes d'emploi sur les moteurs, les voitures, des informations sur son automobile, de précieux documents pour amateur éclairé. Une grande table et toutes sortes d'outils pour démonter, réparer les autos.

Assis sur un tabouret, les yeux dans le vague, je songeais à Gilbert, sans famille ni ami hormis moi, tachant d'imaginer sa raison pour tout quitter, tout abandonner et disparaître un traître jour d'hiver, en pleine forêt.

Si j'avais su, je serais parti avec lui, je l'aurais retenu, je l'aurais dissuadé.

De retour chez moi, je m'asseyais sur le siège avant de la Peugeot, derrière le grand volant et je songeais à mon ami.

Je pris alors une étrange décision.

Je sortis la voiture du garage et partis en direction de la forêt reprenant les routes que nous avions prises avec Gilbert.

Il faisait doux, le ciel était bleu. Je m'aventurais dans la route de la forêt empruntée quelques mois plus tôt. Il y avait du passage : des automobiles modernes, des cyclistes et des marcheurs, quelques coureurs à pied, des familles. Ils se retournaient parfois au passage de la vieille voiture.

La forêt, naguère désolée, sous la neige, enveloppée de solitude, présentait alors un visage avenant, gai.

J'arrêtai l'auto sur le bas côté, songeant à mon ami.

Et tous ces gens heureux qui se baladaient ne savaient rien de ma tristesse. Je vivais avec l'angoisse de l'homme qui ne sait pas s'il doit faire le deuil de son ami.

Je regardais la vieille voiture blanche, totalement muette, un objet parmi tant d'autres.

Olivier BRIAT